

La peau des lézards

C'était un soir de pleine lune. Rénauld avait laissé la porte de son appartement entrouverte et Julia avait osé frapper.

« *Vous avez du café ?* », elle avait souri et puis, curieuse, avancé de quelques pas, en regardant le capharnaüm de son grand bureau, les objets empilés, la multitude de feutres colorés, les peaux de reptiles, les extraits de mottes de terre, les dessins géométriques, les calculs griffonnés dans l'urgence. Soit x , un point de départ du mouvement, y sa propagation vers un point z ... Ce questionnement l'avait interrogée, elle était restée.

Les postulats de Rénauld couvrent des pages de démonstrations algébriques. Ses recherches ne concernent pas que la biologie mais aussi l'anthropologie, l'astronomie et la géologie. Dix ans d'expérimentations dans le noir pour étudier les couleurs qui remontent au liquide. Julia avait essayé de comprendre Rénauld, sa volonté déterminée de trouver la formule d'un lien tangible entre l'ici et l'ailleurs, de trouver la condition de l'ordonnance d'un tout global, non inerte mystérieux, et perpétuellement changeant. Des conclusions au libre arbitre de l'homme dans sa faculté de se mouvoir, et de décider de ses choix. Elle avait passé un mois à regarder la lune à travers la lunette, les dessins des courbes migratoires. A répertorier les espèces mentionnées disparues : une certaine catégorie de lézards. Un mois à scruter ce visage aux traits anguleux, toujours pensif, à caresser les cheveux de cette tête pensante.

Il lui avait parlé de son ami Paul et de son collègue chercheur Stéphane.

Un matin, après une longue conversation entre eux, elle était partie.

Juillet à Paris, temps gris, Rénauld a quarante ans. Des trottoirs, qu'il enjambe du haut de son mètre quatre-vingt-dix, il considère les pavés l'air hébété. Il marche vers la faculté pour son séminaire de juillet. Son corps est douloureux, son cœur est lourd.

Il se souvient de cette femme qui, dix ans plus tôt a pris sa main demandant de l'argent lui signifiant de gros changements. Elle lui a montré cette ligne qui s'arrête au milieu des deux autres. A quarante ans c'est terminé, terminé quoi ? Pas d'argent pour la recherche, il avait vendu l'héritage de sa mère, une petite maison à Compiègne. Depuis il alimentait son quotidien avec son salaire de « maître de conf ». Ses travaux étaient suivis par un éminent professeur Stéphane Paillard avec qui il travaillait sur « Le Boson de Higgs ». Il dispensait ses heures à l'université de Jussieu. Cette confrontation avec les étudiants le remettait en question et l'aidait à sortir de sa timidité. Ça lui donnait des prétextes pour prendre soin de sa personne.

Il s'amusait en cours à expérimenter de longs monologues qui devaient confronter les étudiants, à leurs rapports à la science.

Debout, caché derrière son bureau face à son auditoire, il dissimule un peu ses émotions du matin, et lit la lettre qu'il a écrit:

« Les plus récentes spéculations de la philosophie des sciences tendent à prouver qu'il n'y a plus lieu d'opposer désormais connaissance rationnelle et connaissance intuitive ; imagination et raison, c'est-à-dire les deux pôles de notre activité psychique et que toute attitude conditionnée par une opposition de cet ordre, est une attitude radicalement fausse. »

Il mesure l'impact de sa parole au silence qui plane. Les étudiants doivent poser l'équation écrite au tableau, la résoudre, et l'emmener vers d'autres investigations.

Alors, Rénaud se lève, marche, dans ce temple de la physique, qui ressemble à une église. De ces vestiges d'architectures détruites et posées là, les gargouilles sont descendues de plusieurs étages. Il s'interroge du mystère de ces lézards aux bouches ouvertes, de leurs postures figées, prêtes à bouger. Marc Antoine, biologiste et architecte, avait fouillé dans les

fondations de la clé de voute, découvrant la création des bâtiments, la structure. Disparaître et réapparaître...

Il se promène maintenant derrière les étudiants, regardant furtivement, là un calcul, là une copie espérant la fin de la classe pour se retrouver seul et ne penser qu'à Julia.

Marianne et Julia sont assises face à face dans un petit café qui donne sur le jardin des tuileries. Le temps est gris et le vent souffle. L'une est blonde et menue dans ses habits clairs. Elle porte sur elle l'éclat de la jeunesse. L'autre, Marianne, est brune le visage sculptural. Ses yeux bruns regardent dans le vide, elle mange avec avidité une part de gâteau chocolat, caramel. Julia n'a pas entamé sa part. Une pensée sombre la traverse.

« *Non mais c'est sûr qu'il est égoïste.* » Julia regrette déjà le mot qu'elle a choisi. Elle se retient de ne pas trop en dire.

« *Tu sais ce qu'il prétend?* » *Qu'on doit pouvoir franchir toutes les limites. Mais ça veut dire quoi franchir toutes les limites? Nos limites physiques, les limites de la pensée, la confiance en l'autre, ou sa vision du monde ?*

Julia secoue ses très jolis cheveux qui descendent sur ses épaules, sa peau blanche parsemée de grains de beauté. Elle frissonne candide de ses trente ans.

Julia : « *Et toi Marianne tu ne voulais pas partir ?* »

Marianne se concentre sur l'amertume de son café sans sucre. Elle a besoin d'avoir confiance. De se sentir accompagnée. Elle ne fait pas la révolution tous les matins.

Marianne : « *Tout me retient, mes enfants, la maison... Je n'arrive même pas à chercher du travail.* » Mariée depuis vingt ans, elle sait tenir le rôle de la femme mariée, être belle et forte, sourire et dodeliner de la tête. Tenir le rôle de la femme mariée. Trois enfants bien élevés. Sa réussite, son mérite. La descendance est assurée. Mais elle n'a pas de place pour

bouger au milieu de cette vie ordonnée. Elles commencent alors une longue conversation sur la relation amoureuse. Se donner l'autorisation de...

Julia entame à petites cuillerées sa part de gâteau. Alors, Julia sent qu'elle peut s'exprimer à nouveau et elle glisse faiblement : «*J'ai décidé de repartir*». Elle raconte que Rénald a mal interprété ses propos et qu'elle s'est décidée à accepter la prochaine mission de l'OMS. En attendant, elle a remis sa blouse, pour travailler à l'hôpital préparer le départ.

Julia a le bleu des veines qui palpite et la peau qui rosit. Elle prend une bouchée de gâteau et avec ce sucre amalgame cette nouvelle promesse de départ. Marianne la regarde admirative et murmure : «*c'est tellement beau d'aider les gens.*»

Mais déjà Julia ne l'écoute plus, elle marche dans l'herbe à grandes enjambées et devant les herbes qui s'ouvrent sur son passage elle se sent libre de faire des trous pour trouver des chemins à prendre au milieu ou sur les bords.

Elle sent, maintenant la toute-puissance, toute la force de cette autorité qu'elle met en pratique au quotidien pour se faire entendre, et toute sa détermination pour palier à la misère des hommes. Mais sait-on de quoi les gens ont besoin? De manger, boire, avoir un toit ? Ou de comprendre, trouver des pansements à leurs souffrances? Si on part du postulat qu'il y a des milliers de façons d'être au monde alors qu'est-ce qu'on sait de la façon dont certaines personnes pourraient accéder à plus de tranquillité et de quoi elles auraient besoin pour pouvoir rêver? Elle pense à Jeff, les deux pieds dans le plâtre qui l'appelle «*Princesse*».

A Claudia, Maxime et Jacques qui dorment à l'hôpital blessés, brulés mais patients et déterminés à survivre. Tous ces gens qui perdent des proches autour d'eux et qui sont dans une urgence. Maintenant elle a hâte. Elle ne se rend pas compte qu'elle mange de plus en plus vite. Marianne la regarde avec envie. L'herbe de la piste se referme autour de ses jambes.

L'avion est posté là, devant la tour de contrôle. Les passagers pénètrent déjà dans le couloir qui mène à l'appareil. Demain elle sera à Beyrouth...

Gare d'Austerlitz, la rame est vide. Rénald sait qu'il a cette raideur dans son corps et de temps en temps il essaye de l'assouplir un peu. Mais son dos se tend de nouveau pour essayer de calmer la douleur. A chaque fois qu'il y pense il voit un bassin en terme de lieu géographique, une carte avec de la verdure, du dénivelé et de jeunes arbustes qui poussent.

Il ouvre son calepin et malgré la promiscuité du métro, il écrit :

« 3 juillet 1989,

Je pense que Julia est à Beyrouth mais c'est comme si elle avait disparu.. Dans chaque petite femme que je croise je la cherche, espérant ses yeux bleus et ses mèches blondes. Elle m'a diagnostiqué pathologiquement non terminé. J'ai besoin d'un laboratoire pour pouvoir la comprendre. J'avais fondé quelques-uns de mes calculs sur ce postulat: la distance à parcourir entre deux êtres de a vers b.» Rénald referme son cartable. Il est préoccupé.

Il rejoint la foule qui piétine et se masse devant les écrans. Inauguration du travail de Paul Virilio à Beaubourg. Il fait un signe de la tête à son ami qui veut dire *« Je te vois plus tard, »* et reste figé devant une peinture d'art aborigène d'Australie prise en sandwich entre deux vitres. Un territoire vu du ciel : des lézards agglutinés à une paroi de verre, et son envie de partir le prend, de retrouver ce désir d'infini, cette urgence du travail. Changer de peau, disparaître et renaître très vite où l'on en aurait envie. Se déplacer seul. Julia, elle, elle vit le groupe elle pense groupe, s'inspire du groupe. Rénald aimerait pouvoir saluer Paul, mais il s'enfuit cherchant l'air frais.

Marianne s'habille très élégante pour se rendre à la fac. Plus jeune elle allait à la Sorbonne. Elle parcourt les couloirs et se souvient de ses années d'études, de ses curiosités

passées. Elle aimait la littérature. C'était avant. Elle cherche la salle des professeurs. Est-ce qu'elle va croiser Rénald ? Julia l'avait décrit très grand, les cheveux hirsutes poivre et sel, un visage anguleux et de grandes mains osseuses. Il n'est peut-être pas là aujourd'hui. Elle a écrit un mot : *« Julia est à Beyrouth, vous allez recevoir de ses nouvelles, elle vous embrasse, ne vous inquiétez pas. »* Elle le glisse dans un casier qui porte le nom de Rénald Mréjan. En partant, elle marche dans les allées ordonnées d'un jardin de curé et se délecte des senteurs des tomates et de l'origan. Elle sait. Elle va rentrer préparer une belle pizza pour ses enfants et déjà se délecte de ce nouveau projet.

Julia a chaud, elle a soif.

« Beyrouth, le 3 juillet,

Rénald,

Depuis hier des obus éclatent autour de nous ; Interdiction de bouger. Nos camarades infirmiers sont allés chercher les autres dans le nord pour nous aider. Je ne suis pas prisonnière, j'ai choisi de poser des pansements au milieu de cette guerre absurde, de me coucher par terre aux tirs des roquettes. De m'endormir épuisée le soir, vidée, sans d'autres ressources que le regard de ces hommes, sans rien, que d'espérer avec eux un dénouement à cette fatalité...Je pense à toi... »

La lune éclaire la voie lactée comme pour m'indiquer un chemin. Le silence que j'espérais tant m'angoisse terriblement. J'aimerais pouvoir glisser ma tête sur ton épaule et m'abreuver à tes chimères. J'aimerais sentir ton désir de moi et renaître apaisée de mes craintes, habitée du sourire intérieur dont j'ai besoin pour les aider eux, ces civils victimes de tous les traumatismes. Le va et vient des autres ne me rassure plus. J'ai peur. Ils disent que l'OLP doit quitter Beyrouth ».

Rachid s'assied à côté de Julia : « *C'est quel mois Madame maintenant ?* »

« ... ? »

« *Non mais ne crois pas que j'ai perdu la mémoire.* » Il a le visage à la fois marqué et très innocent, douze ans, peut-être quinze, des yeux noirs très profonds. « *A quoi tu crois Madame si tu n'as pas de Allah ?* Elle lui prend la main : « *Que quand on en aura marre de la terre, on ira sur la lune. J'y construirais un dispensaire. J'organiserai des séjours courts. Là-bas l'air est différent, les gens pourront se soustraire à leurs peines et je les guérirai de leurs maux.* » Il pose la tête sur son épaule.

Impasse de Passy, Un semblant de calme enveloppe la nuit. Réналd, de son balcon regarde la lune qui rayonne dans le ciel infini, un havre de paix au-dessus des toits. Alors, il s'évade des cadences urbaines qui alternent activités diurnes et activités nocturnes. Alors, il repense à une aube plus lointaine peuplée d'espèces, qui à la frénésie préfèrent le silence et à la trépidation d'autres formes de méditation. Mais elle est partie, lui renvoyant son égoïsme, ses doutes. Le confrontant à son propre désir de départ et à sa théorie, avec ses nœuds et ses contradictions. Il aurait sa part de réalisation, ouvrant la voie vers d'autres chemins de traverses. Loin de lui, l'envie d'être au milieu de la mêlée. Il tire un peu la couverture sur ses épaules.

Pourquoi ai-je fait semblant d'ignorer Paul quand il m'a vu partir ? J'ai fui. Réналd quitte le balcon et s'endort tout habillé sur son lit.

Le réveil de Réналd indique huit heures trente. Aujourd'hui pas de cours, il a rendez-vous avec Stéphane au muséum en fin de journée. Ils ont avancé et mit au point des détecteurs spécifiques auprès d'accélérateurs de particules. Il sait qu'ils n'ont pas la même façon de réfléchir, que ça peut être conflictuel.

Rénald sort toutes ses chemises ne sachant laquelle mettre. Se rase, constate que son dos va mieux, s'enfile un bon café très noir et deux croissants, descend les escaliers précipitamment et se retrouve dehors.

Il prend son cartable, y glisse son travail et traverse le parc.

Il a tout son temps.

Le temps d'observer les objets posés là au pied des arbres en attendant qu'on vienne les prendre, les hommes pressés, corps penchés en avant. Les couples de vacanciers qui regardent partout, les femmes aux poussettes concentrées sur leurs progénitures. La croiser par hasard dans Paris, alors qu'elle est à Beyrouth. Il a les yeux qui fouillent les cimes des arbres, les fers forgés des fenêtres. Son cœur bat doucement, accompagne Rénald, confiant. Il passe devant le bus, contourne le réverbère et la poubelle, les échafaudages et le parking des vélos. La rue est piétonne. Il s'assied en terrasse, commande un café serré. Il s'empare du journal que quelqu'un a laissé sur la table. Sud Liban : Encore de violents affrontements, même les convois humanitaires sont menacés. Il frissonne.

Il descend les escaliers qui mènent à la rue pavée. La lanière du cartable lui blesse un peu l'épaule. Le vent fait voler ses cheveux. Le ciel est gris, anthracite et comme il a passé des mois à travailler sur les teintes de certaines roches, son œil perçoit la très grande variété des mousses cachées sur les façades des immeubles. Son pas le mène à La Galerie de l'Evolution, puis vers la Seine. Son laboratoire est caché entre deux immeubles ensevelis sous une vigne épaisse.

Une lourde porte en bois permet de pénétrer dans un couloir sombre et très étroit qui mène à une petite cour. Un sentiment de désarroi l'envahit brusquement. Stéphane est d'accord avec lui, sa thèse tient la route.

Stéphane aborde l'astronomie, la physique quantique, la biologie moléculaire, les mathématiques et l'histoire. Il est très méthodique et pose les questions de façon précises et incontournables. Il entre.

Stéphane lui montre d'étranges marques apparues hier sur la deuxième expérience, comme des gouttes, des résidus qui par petites touches viennent s'amasser entre la peau et le papier. C'est une réaction à la silice très présente dans cette roche. Ce sont les fragments qui l'intéressent et leur façon d'être ordonnés. Le lien entre la structure et la masse. Et puis les évolutions. Comment le terrain acide devient soudainement basique, comment l'inertie devient mouvement, comment l'ordre devient chaos. De l'influence de l'homme, ils en ont déjà parlé des centaines de fois. Sur la première lunette il lui montre les astres : la courbe est à son apogée, le trajet de la lune est à ses deux tiers.

Tout coïncide, Stéphane le félicite ; en plus ils ont avancé sur le collisionneur électron-positon c'est prometteur !

Un peu plus tard, Rénaud se retrouve dans la rue, seul, désorienté. Il a contribué à la découverte ! Et pourtant, comme il aimerait disparaître, là maintenant.

Son regard s'accommode mal des éclairages publics, il a besoin d'obscurité, il marche vers la Seine. Il sent de plus en plus violemment les odeurs, des pots d'échappements et des bouches d'égout. Le ciel est sombre, orageux. Il devrait être le plus heureux, de ce moment attendu, cette intuition devenue conviction, cette formule qui définit l'essence des choses, la consécration de ses pairs. Au lieu de cela il pense à Paul qu'il n'a pas su féliciter. Il marche de plus en plus vite et il se demande qu'elles perturbations ça peut créer pour les autres, mais les autres sont tellement préoccupés qu'il n'en perçoit aucune. Son souffle rythme la cadence

de son pas. Son cœur bat confiant, espérant un dénouement à son anxiété dans cet acharnement. Ne pas penser, avancer.

Paris est grand, il a le temps d'errer, de traverser le pont jusqu'à l'autre rive. Le vent ride la surface de la Seine et la lumière de l'été le laisse flotter dans un espace-temps de souvenirs. Marcher à ses côtés, sentir la douceur de son épaule camarade et la caresse de ses cheveux longs quand ils flottent. Trimballer leurs deux souffles. Il a cette crispation de son dos qui revient. Il descend les marches de l'autre rive. Le quai est presque désert. Il voudrait se coller aux masses des péniches et osciller doucement. Le vent le propulse vers l'avant.

Les pavés sous ses pieds deviennent de plus en plus nombreux, ordonnés en vagues qui déferlent successives. Il cherche la présence de l'eau. Il a chaud. Son centre de gravité lui échappe. Ses yeux fouillent l'obscurité affolés. Un tremblement de terre. Il sent l'abîme qui se creuse, il tente de rassembler ses deux jambes des deux côtés de la faille pour sentir la terre sous lui.

Maladroitement, le corps penché, il crie Julia. La terre grossit maintenant tel un volcan qui se réveille et de petites mottes de terre se bousculent sur ses mollets. La peau lisse et souple se tord essayant de se dégager du magma. Il observe et connaît tous ces phénomènes, l'hétérogénéité du manteau et ses processus de formation.

Ce qu'il voit se dégager du bord de la Seine, ressemble encore à un lézard.

Ce ne sont plus des pavés de plus en plus denses et nombreux mais les écailles de son dos qui se réveillent et qui luisent au reflet de la lune.

Dans ce décor apocalyptique ce n'est plus l'hypothèse d'un potentiel de déplacement qu'il calcule, le regard de Réналd bascule. Plus d'hypothèse mais une violente prise de conscience.

Le lézard évoqué, tel un monstre terrien sorti du magma surgit en bête féroce devenue réalité

propulse alors Rénald par un mouvement puissant de sa queue. Il voit le décor devenir territoire et l'admire en cartographe. Son cœur éclate.

La rêverie de Rénald durant cet épisode catalytique lui a permis de considérer les choses sous un angle entièrement nouveau. Il a pu expérimenter d'autres façons de se mouvoir et reconsidérer le déplacement des êtres à l'aune de cette expérience singulière.

Julia est aux urgences au chevet de son lit, elle relit les notes de Rénald restées intactes dans son cartable à peine déchiré, cherchant un indice, essayant de comprendre.

Les journaux titrent : « De violents séismes ont secoué la capitale hier soir aux alentours de vingt-deux heures. Bilan du séisme : une victime : Rénald Mréjean, quarante ans, est dans le coma depuis hier soir. Il est hospitalisé à la Pitié-Salpêtrière... »

